

REMARQUES ET PROJETS DE RECHERCHES SUR LE VOCABULAIRE "PYRÉNÉEN"

PAR

RENÉ LAFON

On sait que les régions montagneuses où diverses langues sont en contact constituent pour les linguistes des objets d'études particulièrement riches par les problèmes qu'elles posent et les faits de toutes sortes qu'on y peut observer. Bornons-nous à rappeler deux exemples. Dans la péninsule des Balkans, qui a été de tout temps et est restée un puzzle de langues, de races, de nationalités et de religions, vivent côte à côte le bulgare, le serbe, le grec, l'albanais, le roumain, l'espagnol (parlé par les Juifs espagnols), l'arménien, le turc. Le contact de ces langues donne lieu à des phénomènes très intéressants à étudier: échanges de mots, cela va de soi, mais aussi influences d'ordre syntaxique. Ainsi, l'albanais, le grec moderne, le bulgare et le roumain présentent entre eux des traits de ressemblances nombreux et frappants dans la syntaxe et la structure des phrases, et «ces traits communs ne s'expliquent ni par une origine commune, ni par une parenté étroite, mais par une longue période de vie commune et de relations culturelles continues entre les différents peuples de la péninsule balkanique» (TROUBETZKOY, in *BSLP*, t. XXIII, p. 184-185). Le Caucase est un des domaines linguistiques et ethnographiques les plus morcelés et les plus bigarrés qui soient. On y parle un nombre considérable de langues, des types les plus variés: les langues dites caucasiennes, au nombre d'une quarantaine, et dont les systèmes phonologiques et morphologiques sont très divers, ainsi que les vocabulaires, l'arménien, le russe, le persan, le grec, l'arabe, le turc. L'étude des langues caucasiennes présente une très grande importance, non seulement pour la linguistique géné-

rale, mais encore pour la préhistoire et l'histoire de l'Orient méditerranéen.

Les Pyrénées offrent, aux points de vue linguistique et ethnographique, moins de variété: les types ethniques y sont beaucoup moins nombreux et divers que dans les Balkans ou dans la région du Caucase. L'espagnol, l'aragonais, le français, le gascon, le languedocien, le catalan appartiennent tous à la famille romane et présentent un «air de famille» qui leur est commun. Mais la présence du basque, langue dont la structure diffère profondément de celle des langues romanes, et même, plus généralement, de celle des langues indo-européennes, et dont le vocabulaire propre est si différent lui aussi du vocabulaire roman et indo-européen, donne à la région des Pyrénées une importance de premier plan pour la linguistique générale et la linguistique historique.

Les Pyrénées constituent-elles pour le linguiste un objet qui ait une unité propre? Il ne semble pas que l'on puisse observer dans les langues et les dialectes de cette région, comme on l'a fait dans celles des Balkans, des phénomènes de convergence concernant la syntaxe et la structure des phrases. Il n'y a pas, d'autre part, dans les Pyrénées, comme en Caucasic, une famille de langues ayant une unité propre. Les langues ou dialectes romans de cette région ne constituent pas un groupe à part dans la famille romane, et le basque n'est apparenté à aucune des langues actuelles limitrophes ou voisines. Il existe une «linguistique balkanique», dont l'objet a été défini plus haut. Il existe aussi une «linguistique caucasique», dont l'objet propre est l'étude descriptive, historique et comparative des langues dites caucasiques. Peut-on parler d'une «linguistique pyrénéenne» ayant un objet propre et nettement défini? A cette question il est impossible de répondre a priori. Sans doute on a le droit de chercher si les langues ou parlers d'une même région géographique ont quelques traits ou éléments communs, quels sont, dans l'affirmative, ces traits ou éléments, et quelle en est l'explication. L'absence de traits ou éléments communs dans les parlers d'une région géographique ayant son unité propre demande elle aussi à être expliquée. Or la syntaxe des langues ou dialectes romans de la région pyrénéenne ne semble pas présenter des phénomènes de convergence comme celle des langues des Balkans. Pas davantage leurs systèmes phono-

logiques ou morphologiques. Et l'on ne serait aucunement fondé à isoler les parlers romans pyrénéens des autres parlers romans pour leur appliquer la méthode comparative telle qu'elle est utilisée en linguistique historique. Quant au basque, on peut sans doute comparer des traits de sa structure actuelle, soit phonologique, soit morphologique, à des traits de structure des langues romanes voisines, et se demander si, dans son évolution, il a subi l'influence de ces langues ou s'est modifié parallèlement, mais d'une façon indépendante, sous l'action de lois générales. Mais il ne s'agit jamais uniquement des parlers romans pyrénéens. Ainsi, *i* consonne initial, en basque, est devenu en Soule une consonne analogue à fr. *j* (de *je*, *joue*), dans quelques parlers basques-espagnols une consonne analogue à fr. *ch* de *chou*, mais moillée; dans d'autres parlers basques espagnols il est devenu identique à la *jota*. Ces changements phonétiques se sont produits aussi dans des parlers romans de la région pyrénéenne; mais il s'en faut de beaucoup qu'ils soient particuliers à ces parlers. Citons un autre exemple, celui-ci d'ordre syntaxique: le basque ne possède pas de pronoms ni d'adverbes relatifs; mais il en est venu à utiliser les interrogatifs avec valeur de relatifs. L'emploi des interrogatifs avec valeur de relatifs est commun à toutes les langues romanes; il est plus ancien que la période romane; il remonte au latin, et même plus haut encore.

Si donc des recherches de «linguistique pyrénéenne» ont une raison d'être, elles ne peuvent porter, à mon avis, du moins pour l'instant, que sur le vocabulaire. Et, tout d'abord, il faudrait définir ce que l'on doit entendre par région pyrénéenne. Ce n'est pas aux linguistes que cette tâche appartient. Je me contenterai de rappeler, comme linguiste, que, lorsque l'on cite un mot basque, catalan, aragonais, etc., il est nécessaire d'indiquer son aire d'extension, et, notamment, si ce mot est particulier à la zone montagneuse ou s'il est aussi d'usage courant dans la plaine.

Tout le monde sait qu'il existe dans le vocabulaire des langues romanes des éléments pré-latins, c'est-à-dire qui étaient en usage dans el pays lorsque le latin y fut introduit. Ces éléments peuvent appartenir à d'autres langues indo-européennes ou à des langues non indo-européennes. Le français possède des mots d'origine gauloise, qui représentent une couche de vocabulaire plus ancienne que

la couche latine. Il serait intéressant de savoir s'il existe des mots celtiques qui ont subsisté uniquement dans les langues des Pyrénées.

Le vocabulaire basque, si l'on en détache (ce qui n'est pas toujours facile) les emprunts aux parlers romans modernes, au roman commun ou au latin, ou encore à des langues germaniques, appartient à une couche qu'on peut appeler pré-latine, en ce sens que le basque est plus ancien dans la région que le latin. Il n'est pas une langue indo-européenne. Le basque, dont l'aquitain devait être très proche parent, est apparenté de près aux langues caucasiques. On peut appeler euscaro-caucasique la famille constituée par les langues euscariennes (basque et aquitain) et les langues caucasiques. Il est probable que d'autres langues aujourd'hui mortes faisaient aussi partie de cette famille. Lesquelles? on ne peut encore le dire: il s'agit de langues indéchiffrées (étrusque, crétois, langues des inscriptions «ibériques») ou imparfaitement déchiffrées (certaines langues de l'Asie antérieure). La plus grande prudence s'impose. Il convient de dire que, parmi les langues actuellement déchiffrées, les seules qui apparaissent comme certainement apparentées de près à la langue basque et à la langue aquitaine sont les langues caucasiques. Signalons enfin: 1.^o, que le basque a des mots qui lui sont communs avec des langues chamito-sémitiques; 2.^o, que des tentatives ont été faites récemment pour établir des relations de parenté entre les langues euscaro-caucasiques et diverses langues de l'Asie centrale et extrême orientale.

Karl BOUDA a fait notamment en 1941 des rapprochements de vocabulaire entre le basque et le tchouktche, langue parlée à l'extrémité Nord-Est de la Sibérie, et qui forme avec le koryak et le kamtchadale (langue des indigènes du Kamtchatka) un groupe sans parenté établie. Quelques-uns de ces rapprochements sont très douteux, et l'éminent bascologue C. C. UHLENBECK les juge inacceptables. Mais il en retient quelques autres, dont certains sont en effet frappants. D'après lui, on ne voit pas encore clairement ce qu'il en faut penser, pour autant qu'ils ne sont pas trompeurs, mais reposent sur des affinités réelles. «Nous savons encore trop peu de chose, écrivait-il en 1946, sur les relations de parenté extérieure du groupe tchouktche - koryak - kamtchadale. Peut-être apparaîtra-t-il à la longue que ce groupe est une ramification du caucasique. Alors, les

ressemblances du tchouktche et du basque se laisseraient insérer dans la comparaison basque-caucasique». Le tchouktche, selon UHLENBECK, dans sa structure morphologique et syntaxique, rappelle non seulement le basque, mais encore certaines langues du Caucase. «En tout cas, conclut-il, dans cette épineuse question, des recherches plus approfondies sont d'une nécessité pressante».

Ces recherches sont en cours. BOUDA a fait de nombreux rapprochements de vocabulaire entre le tchouktche et les langues finno-ougriennes, et il a signalé des concordances morphologiques précises, portant notamment sur leurs pronoms personnels. La situation du tchouktche par rapport aux langues euscaro-caucasiques n'a pu encore être déterminée. Toutefois, au point de vue morphologique, le fait suivant me paraît digne de retenir l'attention: le préfixe basque *ra-*, qui sert à former des verbes causatifs, et ne se retrouve au Caucase que dans une seule langue, l'abkhaz, existe aussi en tchouktche.

Revenons à la famille euscaro-caucasique. Dans un article paru dans la revue *Lingua* en 1947, UHLENBECK écrivait vol. I, p. 61): «La base de la langue basque doit avoir été constituée par un ancien dialecte des Pyrénées occidentales (ou peut-être par plusieurs dialectes des Pyrénées occidentales) qui appartenait à une souche espagno-aquitaine comprenant probablement encore d'autres langues mortes de l'Europe méridionale et se rattachant au point de vue historico-génétique aux langues caucasiennes». Le même savant affirme un peu plus loin qu'il considère «les affinités caucasiennes du basque comme primaires», c'est-à-dire comme devant être mises au premier plan. Ajoutons que, depuis cette date, de nouvelles correspondances phonétiques et de nouvelles concordances morphologiques et de vocabulaire ont été établies entre le basque et les langues caucasiennes.

Le basque est donc une «ancienne langue des Pyrénées occidentales». Mais le «vieux-pyrénéen occidental» (expression dont se sert UHLENBECK) qui est à la base du basque actuel n'était pas une langue autochtone. Il a été introduit dans la région (ou plutôt dans une région plus vaste que le Pays basque actuel) par des immigrants, venus sans doute d'Orient, et adopté par la population qui occupait alors cette région. Or cette population, tout en adoptant les langues

euscariennes, à certainement conservé des mots de ses anciennes langues. Cela étant, le problème du vieux vocabulaire «pyrénéen» (ou des vieux vocabulaires «pyrénéens») se pose de la façon suivante:

1.° Quels sont, dans les langues et les parlers romans de la région pyrénéenne, les mots pré-latins?

2.° Parmi ces mots: a) quels sont ceux qui sont d'origine celtique?; b) quels sont ceux qui appartiennent à quelque autre langue indo-européenne et peuvent être d'origine indo-européenne?; c) quels sont ceux auxquels on ne peut attribuer vraisemblablement une origine indo-européenne? Quels sont, parmi ces derniers, ceux qui désignent des choses et des êtres des Pyrénées?

3.° Mêmes questions à propos des mots que des auteurs anciens nous donnent comme employés dans la région pyrénéenne.

4.° Déterminer les différentes couches du vocabulaire basque:

a) celle des emprunts récents ou assez récents à des langues romanes;

b) celle des emprunts au latin vulgaire ou même au latin d'époques plus anciennes;

c) celle des emprunts celtiques (qui ne sont pas tous forcément de la même époque);

d) celle des emprunts aux langues germaniques;

e) celle des emprunts aux langues chamito-sémitiques;

f) la couche euscaro-caucasique;

g) les mots qui, tout en étant communs au basque et à des langues caucasiennes, ne proviennent pas de leur fonds communs, mais ont dû être empruntés par celles-ci et celui-là à une ou à d'autres langues d'autres familles;

h) les mots basques qui ont des correspondants non dans les langues caucasiennes, mais dans diverses langues de l'Asie;

i) les mots qui ne rentrent dans aucune des catégories précédentes, et parmi eux ceux qui désignent des choses ou des êtres des Pyrénées.

Les mots des catégories 2c et 4i ont chance d'appartenir pour une bonne part à un fond très ancien, à des langues parlées par les populations qui habitaient la région des Pyrénées lorsque les langues euscariennes y ont été introduites. De même qu'il y a dans le

vocabulaire des langues romanes des éléments pré-latins, de même il y a dans le vocabulaire basque des éléments pré-euscariens. Pour les découvrir, il faut opérer avec beaucoup de prudence: le fait que l'on ne connaît aucun correspondant caucasique à un mot basque donné ne prouve pas qu'il n'en ait point. Il faut chercher enfin si ces mots se retrouvent dans les langues ou les parlers d'autres régions.

Ce travail est commencé. Pour qu'il puisse s'accomplir d'une façon systématique, la collaboration de spécialistes nombreux et variés est nécessaire. Il faut que chacun puisse trouver aisément les renseignements dont il a besoin. Un organisme central de renseignements pour les recherches linguistiques pyrénéennes serait extrêmement utile.

Qu'il me soit permis d'illustrer ces remarques par quelques exemples tirés de recherches personnelles.

On sait que le nom bre la «menthe» représenté par lat. *menta*, grec. *mintha*, *minthê*, a été emprunté à quelque langue inconnue, parlée sans doute dans le monde méditerranéen. J'ai montré (*R. I. E. B.*, t. XXVI, 1935, p. 345-346) que le basque et les langues caucasiques méridionales possèdent des noms de cette plante qui sont apparentés entre eux et aux précédents. Outre *menta* (d'où *menthá* et *menda*), qui a été emprunté au latin, on trouve en basque *patan* (bisc. occ. d'Arratia) et *batan* (bisc. et guip.), avec *b* initial issu de *p*, qui sont à rapprocher de mingr. oriental *PiTine*, géorg. *PiTna*, svane *PiTnaj* (*P* et *T* notent *p* et *t* à expiration supra-glottale); l'ossète, langue iranienne en usage dans les montagnes du Caucase, présente la forme *betina*. Le basque possède enfin un troisième type de nom de la «menthe», apparenté sans doute aux précédents, mais distinct: lab. et bas-nav. *p(h)eldo*, soul. *meldo* (issu de *peldo* par l'intermédiaire de **beldo*). Bsq. *patan* et mgr. *PiTine* peuvent, malgré la différence des vocalismes, représenter un même prototype euscaro-caucasique. Mais *p(h)eldo* repose sur un autre prototype. Il serait très utile de savoir si l'on rencontre dans les parlers romans des Pyrénées, des représentants du type *patan*, ou du type *peldo*, ou encore de quelque autre variante.

Examinons quelques autres problèmes de lexicologie et d'ethno-

graphie qui se posent à propos du basque et qu'il conviendrait d'étudier dans le cadre pyrénéen. Les mots dont il s'agit désignent des objets ou des actions techniques,, des noms de plantes et des noms d'animaux.

Les Basques possèdent différents types de traîneaux (voir Julio CARO BAROJA, *Los Vascos*, 1949, p. 215), dont les noms sont des variantes d'un même mot. Ce sont, d'après Azkue: *lea* (salaz.), *lega* (h.-nav. sept., sous-dial. de las Cinco Villas, Lesaca; guip. sept. d'Andoain, d'Aya, de Vidania, d'Hernani et de Cizurquil; guip. de Navarre, Echarrri-Aranaz), *leña* (lab. de Bidart et de Guethary); *lera* (h.-nav. sept. de Lesaca; guip. sept. de Tolosa; guip. mér. de Cegama; lab. et bast.; salaz.; des composés de *lera* sont en usage dans le be.-nav. occ. des Aldudes); *lia* (b.-nav. or. de Saint-Jean-Pied-de-Port); *lia* (soul.); *liga* (lab.); *liña* (b.-nav. or. de Saint-Jean-Pied-de-Port). M. LARRASQUET indique que, dans la Basse-Soule orientale, *liák* (avec le suffixe de nominatif pluriel, qui porte ici l'accent) désigne «le traîneau sans roue pour descendre du fourrage sur les pentes», et que ce mot est souletin commun. En biscayen, on emploie un autre mot, *naar* (et *nar*); il s'emploie également à Vidania (guip. sept.), où *lega* est aussi en usage.

Quelle a dû être la forme primitive de ce mot? M. GAVEL, étudiant le cas de *iges*, *ies*, *ies*, *ihes*, *iñes*, «fuite», pense que la forme primitive a dû être **ines* (*Eléments de phonétique basque*, p. 269 et 352); *n* est sujet à s'amuir entre voyelles; *g* est apparu dans certains parlers, et *h* dans d'autres, pour éviter le contact des deux voyelles. L'idée de M. GAVEL me paraît juste. On peut citer, pour l'appuyer, les deux faits suivants. Lat. *anate(m)* «canard» est devenu en basque, suivant les parlers *aate* (d'où *ate*), *ahate*, *āhāte*, *agate*, *arate*. Lat. *linu(m)* «lin» est devenu en basque, suivant les parlers, *lino*, *liño*, *liho*, *ligu*, *leu*; BONAPARTE (*Verbe basque*, p. XXX, n. 3), donne comme roncalaise la forme *lúa*, au nominatif singulier (*lú* repose sans doute sur **léu*). En raisonnant par analogie, on peut considérer comme vraisemblable que la forme primitive des noms basques du «traîneau» était **lena* ou **lina*. Il ne semble pas que ce mot soit apparenté à la racine basque *lerra* «glisser»: on ne connaît aucun exemple de passage de *rr* intervocalique à *n*.

Il serait très utile de réunir les noms du «traîneau» en usage

dans les langues et parlers des Pyrénées. Car les mots espagnols *narria* et *mierra* n'ont pas d'étymologie connue; le premier est tiré, directement ou non, de bsq. *nar*; mais il existe aussi une forme *naar*, et il faudrait savoir si la forme primitive était *nar*, ou *naar*, ou une forme présentant entre les deux *a* une consonne qui aurait disparu.

On ne connaît jusqu'à présent aucun mot caucasique que l'on puisse rapprocher de *leña*, *liña*, etc., ou de *naar*, *nar*. Qu'il me soit permis de présenter, sous toutes réserves, un rapprochement qui m'est venu à l'esprit. Il existe en tchouktche un mot *inä* qui signifie «charge d'un traîneau, traîneau chargé» (BOUDA, *Das Tschuktschische*, §15, p. 19); il se présente aussi sous la forme *en-* dans le composé *enomat* «corde pour lier la charge». Il n'est pas impossible, a priori, de rapprocher ce mot tchouktche de bsq. *liña*, etc. Le basque présente plusieurs cas d'adjonction de *l* à l'initiale d'un mot. BOUDA l'a montré dans un article récent (*Eusko-Jakintza*, III, 1949, p. 118-119). Aux exemples qu'il cite on peut ajouter l'exemple suivant, qui concerne un terme technique: *andaitz* et *andaitzé* «mancheron de la charrue», (*h*)*endaitz* «timon de la charrue; gouvernail», *erdaitza* «timon de charrue», *lardai* «flèche ou timon de charrettes ou de traîneaux; timon de voiture».

Si ce rapprochement m'est venu à l'esprit, c'est que BOUDA a rapproché — et ce rapprochement est accepté par UHLENBECK — bsq. *orga* «charrette» de tchouktche *orgoor* (racine *orgg-*). Ce dernier mot a été emprunté par l'esquimo (*orogoro*). Il faudrait voir si *orga* est représenté dans la région pyrénéenne en dehors du Pays basque.

Selon AZKUE, *orga* s'emploie dans les parlers basques-français et (sans autres précision) en haut-navarrais. Il existe un autre mot désignant la «charrette», et qui se présente sous deux formes: d'après AZKUE, *burdi* (h.-nav. sept. de Lesaca; bisc. occ. de Durango et de Mundaca; bisc. or. de Lequeitio et de Marquina; les composés *burpil* «roue» et *burpide* «chemin charretier» sont donnés comme communs à presque tous les parlers biscayens); *gurdi* (guip.; bisc. occ. du Choriéri). Il faut ajouter que *gurdi* se trouve dans le proverbe 273 d'OIHENART; *orga* figure dans le proverbe 371.

TROMBETTI a rapproché avec raison *burdi*, *gurdi* de mots caucasiens: abkhaz *wardán*, *ordán*, tchéchène *varda* «charrette à deux

roues». Ces mots sont empruntés à l'ossète (*wärdon* «charrette»). Il faudrait voir si le mot *burdi*, *gurdi* se rencontre dans d'autres parlers des Pyrénées, et rechercher l'origine du mot ossète. Ce nom de la «charrette» est peut-être un mot voyageur qui a été emprunté par le basque et par des langues du Caucase à quelque autre langue.

Il serait fort utile de recueillir tous les termes qui, dans les langues et parlers des Pyrénées concernent des techniques comme le labourage et la métallurgie. Beaucoup de ces termes, en basque, ou bien sont empruntés à des langues romanes, ou bien sont sans étymologie connue.

Retrouve-t-on ailleurs qu'au Pays basque, où plus exactement que dans une certaine partie du Pays basque, le mot *laia*, qui désigne, selon la définition d'OIHENART (*Notes pour le Vocabulaire de Pouvreau*, rédigées en 1661, in *R. I. E. B.*, IV, 225), «un outil dont on se sert en Espagne au lieu du soc pour labourer la terre»? Et *eiza*, *eisa*, *eixa*, qui, dans certains parlers biscayens, désigne une charrue à un soc? Et *itailla*, *tragas*, *txarran*, qui, dans certains parlers biscayens, désignent une charrue à cinq, sept ou neuf socs?

Une enquête précise et détaillée montrerait s'il subsiste dans les parlers romans des Pyrénées de vieux termes appartenant au vocabulaire de la métallurgie. BERTOLDI a montré notamment (*B. S. L. B.*, t. XXXII, 1931, p. 101) que le mot *tasconium*, qui, selon PLINÉ, désigne une sorte d'argile blanche réfractaire, avec laquelle on fabriquait des creusets pour la coupellation de l'or, doit être rapproché de *bsq. toska* «kaolin». PLINÉ, à vrai dire, n'indique pas la région ni même le pays où il était employé. Mais son rapprochement est fondé. Précisons les indications données par le linguiste italien. D'après AZKUE, *toska* est commun à presque tous les dialectes basques et signifie «kaolin, argile blanche très pure qui entre dans la fabrication de la porcelaine»; à Arratia (bisc. occ.), on donne ce nom au calcaire des stalactites. D'après LHANDÉ, *thoska* signifie dans le souletin de Sauguis «argile rouge». Selon AZKUE, la variante *troska* signifie: 1.° à Oñate (bis. du Guipuzcoa) «rocher saillant»; 2.° à Anguiozar (à l'ouest de Vergara bisc. du Guipuzcoa) «grandes stalactites»; 3.° à Louhossoa (b.-nav. occ.) «kaolin». On trouve en basque des mots qui, suivant les parlers, commencent par *t* ou par *tr*: *tokilo* «balourd, lourdaud» et *trokol* «rustre, personne gauche, grossière»;

topolo «obèse, bouffi» et *tropolo* «courtaud»; *tinko* «serré, ferme» et *trinko* «dense»; *tapada*, *trapa*, *trapata* «palpitation du coeur». Il semble que les formes à *tr-* initial aient un caractère expressif. Rencontre-t-on ailleurs des mots apparentés à *tasconium* et à *toska*? Ajoutons-y, bien qu'il s'agisse d'un mot différent, *tobar*, qui, à Mañaria (bisc. occ.) signifie «stalactite».

On lit dans AZKUE: *ago* (guip.), *agoë* (bisc.), *ago* (h.-nav. sept. de Lesaca; guip. sept. de Berastegui) «goa, masa de hierro fundido», «gueuse, masse de fonte en fusion». Le mot *goa* ne figure ni dans le Dictionnaire de l'Académie espagnole ni dans aucun des grands dictionnaires espagnols. A-t-il ou a-t-il eu des représentants dans les parlars romans pyrénéens? Quoi qu'il en soit, l'*a* initial des mots basques cités peut être prothétique; il y en a des exemples en basque. La voyelle finale de *agoa*, *agoë* peut elle aussi ne pas appartenir à la racine. Ces mots me font penser à la racine tcherkesse *TK°*₃ (intransitive) «fondre» (kabardi: en parlant du beurre ou du suif, rarement en parlant de la neige ou des métaux). Phonétiquement, le rapprochement est possible. 1.° Des groupes tels que *tk* sont étrangers au basque; d'autre part, il arrive que, dans un même mot ou une même racine caucasique, on rencontre tantôt le groupe «occlusive dentale plus occlusive dorsale», tantôt l'occlusive dorsale seule: ainsi gé. *ortkli*, mgr. *orki* «vapeur». 2.° A une occlusive sourde supra-glottale du caucasique correspond parfois en basque une sonore. D'ailleurs, si l'*a* initial de *agoa* n'est pas primitif, la sourde *k* est régulièrement devenue sonore au commencement d'un mot. Il est remarquable que le basque ne possède aucun mot signifiant proprement «fondre». Cette idée y est exprimée par le verbe *urtu*, tiré de *ur* «eau». Les mots *kalda* «fonderie», *galda* «fonderie; coulée de métal», qui ont d'autres significations et n'expriment pas proprement la fusion, sont d'origine romane. Il est possible qu'une vieille racine signifiant «fondre» se soit conservée uniquement dans le terme technique désignant la gueuse. Mais on ne peut l'affirmer avec certitude.

Voici encore deux autres mots qui mériteraient de faire l'objet d'une enquête: *totso* et *txongot*. On lit dans AZKUE: *totso* «une des deux moitiés en lesquelles on divise la gueuse». «Celle qui porte un morceau qui lui servira ensuite de manche (l'*atal*) s'appelle *txongot*, et celle qui en est dépourvue *totso*. MOGUEL (*Peru Abarca*, 135-21)

donne la variante *totxu*. Selon AZKUE, ce mot est employé à Arratia (bisc. occ.) et à Marquina (bisc. or.), ainsi qu'en guipuzcoan; et il est employé par LARRAMENDI dans sa *Corografía*, p. 66. *Atal* veut dire, en bisc. et en guip., «fragment d'un corps solide quelconque». Il faut noter à propos de *txongot* que les noms basques terminés par *t* sont extrêmement rares.

J'ai eu l'idée, il y a une quinzaine d'années, de chercher dans le Dictionnaire d'Azkue, les mots qui en basque désignent la fronde.

Il en est de très curieux, comme *mendal*, *sendel*, *aiule*, *faltarri*, *afrail*. Mais une telle enquête ne peut être faite uniquement d'après un dictionnaire; de plus, elle doit se doubler d'une enquête ethnographique sur la nature et l'emploi de cet instrument. La fronde a-t-elle été ou est-elle, au Pays basque, utilisé comme arme de guerre? comme engin de chasse? comme engin pour écarter les oiseaux des champs ensemencés? comme jouet d'enfant? Mais pourquoi ne pas étendre l'enquête à toute la région pyrénéenne? K. G. LINDBLOM a fait paraître à Stockholm, en 1927, une intéressante étude de 31 pages, *Die Schleuder in Afrika und anderwärts*. La question de la fronde est très importante au point de vue ethnographique. Une monographie sur la fronde dans la région pyrénéenne serait du plus haut intérêt.

L'étude comparative des noms de plantes et des noms d'animaux de la région pyrénéenne serait certainement riche en résultats importants et imprévus. Ainsi pour les noms qui désignent en basque la fraise, la framboise, la ronce, la mûre, le mûrier. Il est clair que *arraga*, *arrega* (d'où *arriba*) «fraise» est à rapprocher de béarnais *arrague*, et que *marrubi*, *marubi* «fraise» ne sont autre chose que lat. *mar(r)ubium* «marrube»; *malubi*, *maidubi*, *maillugi*, *mailluki*, *maillugai* en sont des variantes. Un troisième nom de la fraise est représenté par *maguri*, d'où *mauri*, avec les variantes *maurri*, *mahurri*; *magauri* résulte d'un croisement de *maguri* et de *mauri*; *mauli* (d'où *mauliki*) suppose un **maguli* qui n'est pas attesté; *maulubi* est un croisement de *mauli* et de *malubi*; *magarda* «ronce» et *mugurdi* «framboise», tout deux roncalais, appartiennent aussi à cette série, ainsi que *maurgi* «fraise» et *marhüga* «mûre». Ce nom semble pouvoir être rapproché du mot géorgien *maQvali* «ronce, mûre»: -i est l'indice du nominatif; -al est un suffixe; le correspondant mingré-

lien est *mu'e*, *mu'i*; mgr. *u* répond régulièrement à gé. *a*; le mingrélien répond régulièrement par' (occlusive glottale) à l'occlusive arrière-vélaire supra-glottale *Q* du géorgien; *-e* est un suffixe, *-i* la finale du nominatif; la forme *mu'i* représente donc la racine sans suffixe. Le mot svane qui désigne la mûre, *ughw*, et qui est apparenté aux précédents, ne contient lui non plus aucun suffixe; la consonne est une aspirante arrière- vélaire sonore. L'*u* initial du mot svane en regard de *ma-* du géorgien rappelle celui de bsq. *udare* «poire» en regard de *madari*. Il serait très important de savoir si des noms apparentés aux précédents sont en usage dans les parlers pyrénéens, et si svane *majöl* «fraise», qui n'a pas de correspondant connu en basque, en a dans des parlers romans. Il faudrait enfin examiner les noms basques du mûrier et de la mûre. Ils sont sans doute apparentés entre eux, mais présentent une grande variété: *mazura* «fraise» ou «mûre» suivant les parlers; *martzuka*, *marzuzer*, «mûrier»; *martusera*, *martuts*, *martuza*, *maxoxa*, *masusa*, *masusta*, *masustra*, *marzusta*, *marzuza*, *matsutsa* «mûre». Peut-on en rapprocher gé. *marCQvi*, sv. *basQ* «fraise»? Phonétiquement, ce n'est pas impossible; le basque répond par *ts* ou *s* au groupe de supra-glottales *CQ* du géorgien.

On sait que *chamois* et *isard* sont des mots pré-latins, le premier alpestre, le second pyrénéen. Une enquête sur les noms de ces animaux et des animaux analogues dans les parlers des Pyrénées permettrait peut-être de voir plus clair dans les noms basques du cerf et du chamois. Citons les mots qui figurent dans les dictionnaires et les lexiques. LARRASQUET donne soul. *bassahüntz* «chamois, isard» (litt. «chèvre sauvage»). AZKUE donne: *orein* (commun à presque tous les parlers), *oren* (b.-nav.), *orin* (guip.) «cerf»; *ork(h)atz* (h.nv., salaz. soul.) (chamois, cerf), en lab. «bouc, cabri.» Ces mots ont donné lieu à divers rapprochements (SCHUCHARDT, UHLENBECK, TROMBETTI, BOUDA) qui tous se défendent, mais tous présentent quelque difficulté. *Orein* a été rapproché de lak *orni* et de gé. et mgr. *iremi* «cerf» (thème *irem-*). Le mot lak est en réalité, d'après SCHIEFNER, *byorni*, avec un *b* présentant la mouillure emphatique; ce rapprochement est séduisant; *b* initial a très bien pu s'amuir devant *o*. D'autre part, *orein* ressemble à *irem-*; le basque n'admet pas *m* en fin de mot. Par ailleurs, le nom du cerf en svane, *ilw*,

rappelle *irem-*, sans que toutefois les deux formes puissent être ramenées à un même prototype. BOUDA a signalé la concordance frappante qui existe entre sv. *ilw* et le nom tchouktche du renne sauvage, *ylv* (dont la voyelle initiale réduite, notée *y*, repose sur *i*, comme il l'a montré d'après les règles de l'harmonie vocalique en tchouktche). TROMBETTI (p. 59 et 163) cite aussi mandjou *oron* «renne domestique» et *iren* (tongouse *irum*) «renne sauvage»: rapprochement très important, mais qui demande à être contrôlé. Il s'agit sans doute d'un mot voyageur, dont les formes à *l* font penser à la série indo-européenne de grec *élaphos*, *ellós*, lit. *élnis*, etc. Il serait très intéressant d'étudier ses diverses formes et ses pérégrinations. Quant à *ork(h)atz*, SCHUCHARDT et TROMBETTI, qui pensent que son affriquée est un suffixe, l'ont rapproché de mots berbères et couchitiques désignant l'antilope ou le bouc et de grec *óryx*, gén. *órygos* «espèce d'antilope». Il est fort possible en effet que *-tz* ou *-atz* soit un suffixe (cf. *belatz* «épervier» en regard de *bele* «corbeau» et de *beltz* «noir»). Ces rapprochements sont possibles. Pour ma part, ce mot me rappelle aussi dargwa *vartkel* (gén. sg. *vartkē*); bsq. *k* peut correspondre au groupe caucasique *tk*. Mais on ne peut, pour le moment, rien affirmer qui soit certain.

Les exemples qui précèdent, où plutôt les questions qu'ils posent montrent, croyons-nous, quel intérêt présenterait une connaissance précise et approfondie des vocabulaires de la région pyrénéenne et des réalités exprimées par les mots dont ils se composent. L'exploration de ces vocabulaires doit être entreprise au plus tôt. Il importe de noter les mots spéciaux ou locaux qui sont en voie de disparition ou risquent de disparaître; on ne peut le faire sans un plan d'ensemble. On aura ensuite tout loisir pour effectuer le travail comparatif.